

Le rire Psycho-fourbi

Anne-Christine Loranger

Numéro 322, avril 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2020). Le rire : psycho-fourbi. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 20–20.

Le rire Psycho-fourbi

ANNE-CHRISTINE LORANGER



1. *Le jeu d'acteur quasi surhumain de Léane Labrèche-Dor*

Avec *Le rire*, Martin Laroche aborde la réflexion sur le travail de cinéaste entamée dans *Les manèges humains* (2012). La déroute engendrée par la juxtaposition des histoires pose ici la question du travail du cinéaste, lequel se devrait de soulever des questions et d'amener le spectateur à réfléchir.

Présenté comme une exploration du syndrome du survivant, le cinquième long métrage de Martin Laroche constitue une audacieuse réflexion sur l'absurde, aussi déroutante que fascinante, fort bellement jouée mais encombrée, tel le fourbi d'un grenier de la psyché humaine.

Le cinéma s'approche bien davantage du roman que du théâtre dans sa forme, c'est pourquoi les adaptations théâtrales au grand écran posent toujours problème. Un grand moment de théâtre ne devient pas nécessairement un grand moment de cinéma. Le théâtre a une capacité à absorber un discours discursif ou non linéaire et à y donner une cohérence, ce dont le cinéma est difficilement capable. C'est pourquoi le théâtre de l'absurde tel Ubu Roi s'adapte assez mal à l'écran¹, sauf en transposant le personnage au sein d'une histoire plus linéaire, comme l'a fait Peter Greenaway avec *The Cook, the Thief, his Wife & Her Lover* (1989).

Le rire oppose ainsi de captivantes scènes de cinéma et des moments qui auraient été pertinents au théâtre, telle cette magnifique chorégraphie d'hôpital durant le générique, juste après la cruelle scène d'adieu d'une mourante à sa fille qui ouvre le film. On passe par la suite, sans transition, à une scène de guerre qui aurait pu être tirée tout droit de *Schindler's List* (1993), si ce n'était des dialogues en québécois moderne. Valérie et Samuel sont un jeune couple

faisant partie d'un groupe de gens qui ont été arrêtés et emmenés dans une forêt pour y être fusillés au fond d'une fosse déjà pleine de cadavres. Valérie (Léane Labrèche-Dor, phénoménale) voit Samuel (Jean-Sébastien Courchesne) mourir sous ses yeux. Elle s'en sort par la grâce d'un soldat qui, la voyant nue et vulnérable, est incapable de la tuer. Enterrée vivante, non seulement Valérie trouve la force de ramper vers la surface, mais elle réussit à se refaire une vie avec Gabriel (Alexandre Landry) dans un Québec hanté par la guerre. Son travail de préposée dans un CHSLD l'amène à côtoyer Jeanne (excellente Micheline Lan-tôt), une patiente lettrée dont l'humour mordant et la profonde intelligence plaisent à la survivante du massacre, qui lutte contre des fantômes par trop présents. Ces fantômes prennent des formes déroutantes, soit celle d'une patiente en larmes qui l'interpelle agressivement, celle d'une première ministre du Québec jouant bizarrement le rôle de la Mort, ou encore celle d'un couple biscornu dans le CHSLD duquel Jeanne, voix de la sagesse par la dérision et l'humour, reçoit les confidences. Alter ego, vies parallèles ou multidimensionnelles, beaucoup de scènes portent à confusion et détournent l'attention des histoires de survivance et de résilience superbement écrites. L'excellent travail de direction de Martin Laroche avec ses acteurs dans ces scènes est renforcé par la cinématographie de Mathieu Laverdière. Sa caméra réalise un travail magistral, entre autres dans la scène où Valérie, enterrée vivante, rampe péniblement hors de sa fosse. Idem dans les gros plans où elle fait face au soldat qui l'a épargnée ou lors de son superbe stand-up comique sur la mort. La juxtaposition des ombres et des lumières, précisément exécutée, donne toute sa force au texte et au jeu d'acteur quasi surhumain de Léane Labrèche-Dor.

Avec *Le rire*, Martin Laroche aborde la réflexion sur le travail de cinéaste entamée dans *Les manèges humains* (2012). La déroute engendrée par la juxtaposition des histoires pose ici la question du travail du cinéaste, lequel se devrait de soulever des questions et d'amener le spectateur à réfléchir. Il y a cependant trop de quoi et de qui au sein de ce film, ce qui empêche le spectateur d'arriver au pourquoi et au comment d'une véritable réflexion.

«Le rire, ce n'est pas rigolo», disait le grand humoriste Raymond Devos. Malgré son titre, et malgré de beaux moments d'humour, *Le rire* de Martin Laroche n'est pas drôle. Un peu moins encombré, il aurait cependant pu présenter une réponse à l'absurdité de l'existence. ▲

¹Parmi les heureuses exceptions, notons *Un chien andalou* (1929), de Buñuel et les essais cinématographiques ubuesques du cinéaste d'avant-garde australien Albie Thoms durant les années soixante.